

XYZ. La revue de la nouvelle

La grande fuite

Laura Doyle Péan



Number 150, Summer 2022

Feux d'artifice : spécial 150^e numéro : on fête !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Doyle Péan, L. (2022). La grande fuite. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 74–76.

La grande fuite

Laura Doyle Péan

LE PIED GAUCHE posé sur le tabouret, j’essaie de me convaincre que la vie n’a pas que des désavantages. Je peux : 1) voir le berger allemand de la voisine d’en face se prélasser au soleil, 2) sentir le parfum des arbres et de la mousse, 3) écouter *The Princess Bride* et 4) te tenir la main – j’arrête ma liste. *Ça en fait déjà beaucoup, non ?*

Je ferme les yeux et repense à ta main quelques secondes. En me concentrant bien comme il faut, je peux presque me souvenir de toutes ses cicatrices.

La plus apparente date de notre voyage en camping. C’était en septembre dernier. Un soir, tu es arrivée chez moi, sac à dos à l’épaule, et tu m’as dit : « On part. » Avant que j’aie eu le temps de comprendre ce qui se passait, tu m’entraînais vers les confins de la forêt, au volant d’une voiture électrique louée pour l’occasion. Tu avais tout préparé. « Je t’ai apporté des vêtements, j’ai même pris le chandail d’AC/DC que tu aimes tant. Si t’as faim, il y a des chips et des crudités dans le sac à l’arrière. J’ai fait des sandwiches, mais mange-les pas tous, là ! Si t’as froid, j’ai des couvertes aussi. Et c’est MOI qui choisis la musique cette fois », avais-tu dit avant de faire jouer le plus récent album de Dominique Fils-Aimé.

Do you smell smoke...

Are we on fire...

Toute la semaine durant, on avait mangé des guimauves sur le feu, chanté des chansons québécoises et récité de la poésie. On vivait, simplement.



Le dimanche matin, tu as essayé de m’apprendre le nom des plantes que l’on trouvait dans la forêt. En se promenant, on a trouvé les cadavres de plusieurs oiseaux sur le sentier. Tu m’as expliqué qu’ils avaient probablement été

effrayés par les feux d'artifice que nous avons observés la veille, depuis le lac, et étaient morts d'une crise cardiaque, ou qu'ils avaient été désorientés et étaient entrés en collision les uns avec les autres. Touchée, moi qui avais eu tant de plaisir à admirer les feux, j'ai proposé qu'on leur organise une cérémonie, ce à quoi nous avons passé le reste de la journée.

Ta cicatrice, tu te l'étais faite en essayant d'installer une corde de Tarzan à un arbre, pour te lancer dans le lac. Ton nœud n'était pas assez solide, et la corde avait lâché alors que tu n'étais pas encore au-dessus de l'eau. J'avais toujours été meilleure que toi pour faire des nœuds, mais tu avais insisté pour faire celui-là « toute seule ».

J'avais ri, et j'étais allée chercher le kit de premiers soins, ne manquant pas de te rappeler que tu ne serais pas tombée si tu m'avais laissée faire. « On n'apprend pas si on ne fait pas d'erreurs, bae », m'avais-tu répondu d'une voix qui se voulait pleine de sagesse.

Ta voix.

J'ai encore un pied posé sur le tabouret et je ne peux plus penser qu'à ta voix. J'ai *besoin* de l'entendre. *Fuck it*. Je redescends sur terre et vais chercher mon téléphone en train de se charger sur la table de chevet. Je t'appelle. BIIP. Je raccroche. Je respire. Je t'appelle une seconde fois. BIIP. Tu réponds.

On jase de tout et de rien. Je te raconte que mes plantes grandissent, enfin. Tu me fais part de tes nouvelles découvertes musicales. Je ne retiens pas le nom du *band* dont tu me parles, plus concentrée sur ta voix que sur ce qu'elle me dit. Il y a quelque chose de *off* dans ta voix. J'attends la fin de ta tirade et te demande : « Qu'est-ce qu'il y a, chérie ? »

Un silence. Tu cherches tes mots, bredouille « rien, rien » d'un ton peu convaincant. Un silence. Je te demande si ton chum est là, tu réponds « oui » d'une voix cassée. Je te demande si tu es en sécurité. Un silence. Après quinze ans d'amitié, des silences, ça parle beaucoup. On avait déjà discuté de plans pour te sortir de là, mais on n'avait jamais imaginé

qu'un jour on serait tous confinés à l'intérieur pendant des semaines, voire des mois. Ça change un peu la donne.

On décide que tu prétexteras aller faire des courses pour ta grand-mère et que tu viendras te réfugier chez moi. La moitié de ton linge y est déjà, *anyway*. Tu raccroches. Je range mon téléphone dans ma poche. Tu t'en viens vivre ici. *Tu t'en viens vivre ici.*

Je reprends mes esprits et réalise que je ferais mieux de ranger le salon avant ton arrivée. Ma fuite attendra. Pour l'instant, on s'a¹.

1. Note de l'auteur·e: Si vous ou un·e de vos proches pensez être dans une relation violente, faites appel à SOS Violence conjugale. Ce service d'aide bilingue, gratuit, anonyme et confidentiel est offert 24/7 par téléphone (1 800 363-9010), texto (438 601-1211), clavardage (sosviolenceconjugale.ca) et courriel (sos@sosviolenceconjugale.ca).

Si vous avez besoin d'aide et pensez au suicide, composez le 1 866 APPELLE (1 866 277-3553).